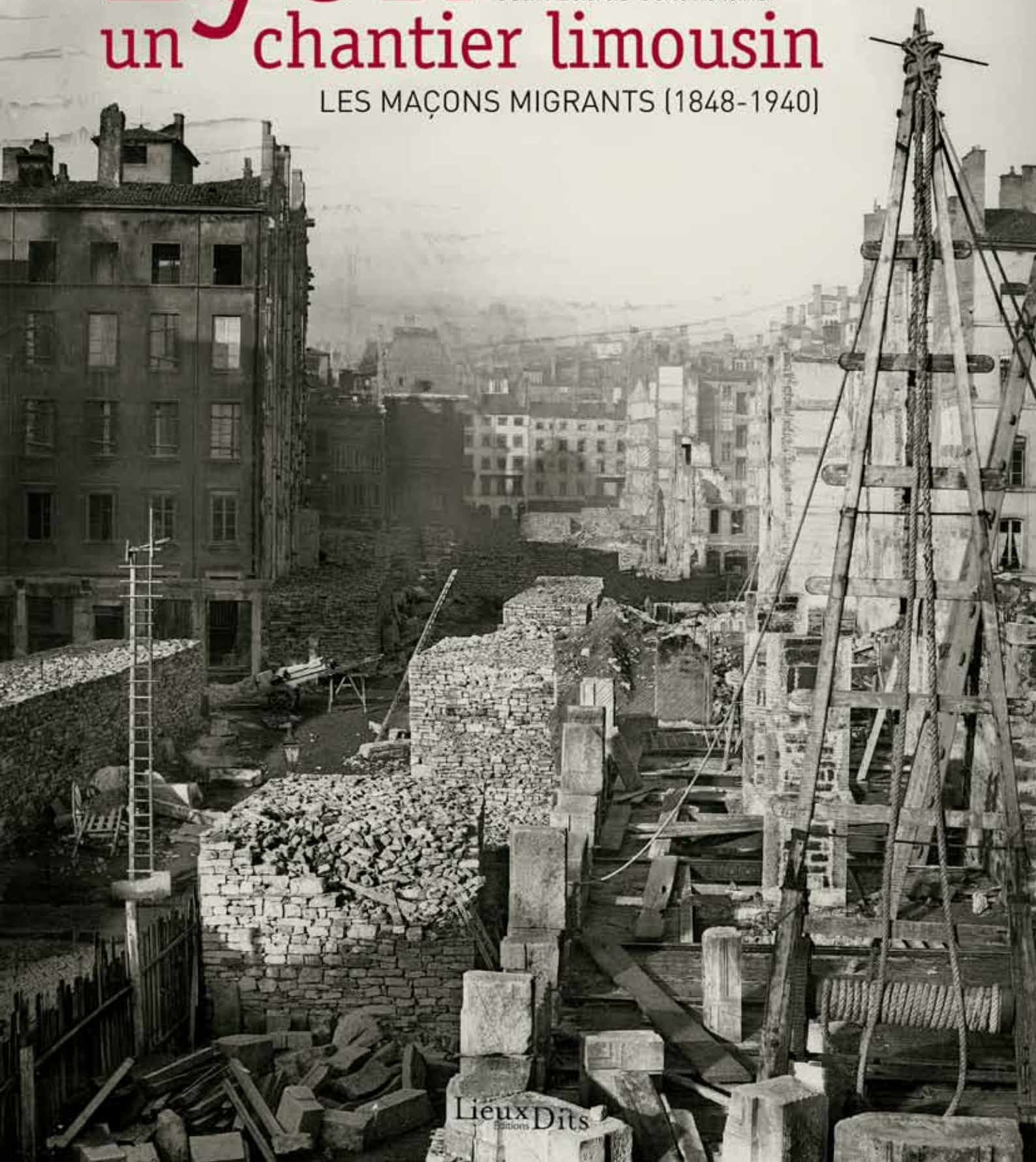


Lyon

Jean-Luc de Ochandiano

un chantier limousin

LES MAÇONS MIGRANTS (1848-1940)



LYON, UN CHANTIER LIMOUSIN

LES MAÇONS MIGRANTS (1848-1940)

REMERCIEMENTS

Je remercie vivement toutes les personnes et institutions qui ont permis la réalisation de cet ouvrage :

Pour les Archives départementales du Rhône :
Benoît Van Reeth, Anne-Marie Delattre et Julien Mathieu
Pour les Archives départementales de la Creuse :
Joseph Schmauch
Pour les Archives municipales de Lyon :
Anne-Catherine Marin et Gilles Bernasconi
Pour les Archives municipales de Villeurbanne :
Dominique Grard et Nicole Feldman
Pour le Musée Gadagne : Roseline Agustin
Pour la Bibliothèque municipale de Lyon :
Anne Meyer et Jérôme Triaud
Pour le Musée des Hospices Civiles de Lyon :
Suzanne Marchand-Queyroux et Joséphine Bitat
Pour la Fondation Fourvière : M. Boulot
Pour le syndicat de la Construction de Lyon : Albert Fau
Pour le LARHRA : Jean-Luc Pinol et François Robert
Pour le Département Patrimoine de la Bibliothèque
Communautaire et InterUniversitaire
de Clermont-Ferrand : Élisabeth Dravet
Pour l'École Centrale de Lyon : Patrick Bourgin
Pour les Archives diocésaines de Lyon : Henri Hours

Merci à Roland Nicoux, président de l'Association des maçons de la Creuse, sans qui cet ouvrage n'aurait pas été possible. Son soutien a été continu tout au long de ces derniers mois.

Merci à Mireille et Hervé Jallais qui m'ont ouvert leur porte dans la Creuse et beaucoup d'autres sur le chemin de ce livre.

Merci à Alain Franchella et Isabelle Vincensini, de Lieux Dits, pour avoir accepté d'éditer mon texte, et à leur équipe pour le superbe travail effectué.

Merci à tous ceux qui m'ont apporté leur aide :
Alain Carof, Albert Ortavent, Jean Martin, Jean-Pierre Pitance, Jean-Jacques Mouriéras, Guy Claudey, Gérard Lefort, Jean-Marie Allard, Christian Rousset, Simone Fayard, Louis Lubiato et tous ceux qui ont apporté leur pierre à ce projet.
Merci à l'historien Alain Faure qui m'a soufflé le titre lors d'un séjour en Creuse.

Jean-Luc de Ochandiano

2^e édition, revue, corrigée et augmentée

LieuxDits
Editions

À Nuria Pastor Martinez qui m'a soutenu pendant ces longs mois de recherche, de rédaction et de relecture, et à qui ce livre doit beaucoup.

TABLE DES MATIÈRES



Introduction – p.7



1848-1880 // Apogée et déclin des migrations saisonnières

Les migrations limousines dans la maçonnerie lyonnaise (1848-1880) – p.13

Lyon en 1848 : une ville en crise – p.18

L'implantation des maçons dans l'espace urbain – p.22

Les maçons migrants dans la ville – p.44

L'industrie de la maçonnerie à Lyon – p.57

Les conflits sociaux – p.86



1880-1914 // Les Limousins au centre du bâtiment de Lyon

L'évolution des filières migratoires – p.104

Les conséquences de l'exode rural vers les grandes villes – p.108

La Guillotière, quartier des Limousins – p.123

Les transformations dans l'industrie du bâtiment – p.131

Patrons et ouvriers – p.153

Les chantiers lyonnais au tournant du siècle – p.163

Le syndicalisme ouvrier et les conflits sociaux – p.176



1914-1940 // Une filière limousine minoritaire mais influente

Les conséquences de la Première Guerre mondiale – p.198

La coopérative l'Avenir – p.204

La maçonnerie dans l'agglomération lyonnaise – p.216

Le syndicalisme et les conflits sociaux – p.233

INTRODUCTION



Une photographie peut nous servir de point de départ. Elle nous donne à voir le percement de la rue Impériale – actuelle rue de la République – au début des années 1850. Il s'agit d'un des premiers clichés représentant un chantier de construction lyonnais. À sa vue, nous pouvons imaginer l'ampleur de cette entreprise qui a pourtant été menée en quelques années. Mais le regard à beau scruter l'image, il ne perçoit aucun être humain : les ouvriers du chantier, pourtant nombreux à un moment où la mécanisation est inexistante, n'apparaissent pas dans le cadre. Les temps de pause, très longs à l'époque, ne permettent pas de saisir des êtres vivants en action. Ils sont pourtant bien là mais comme invisibles aux yeux du photographe.

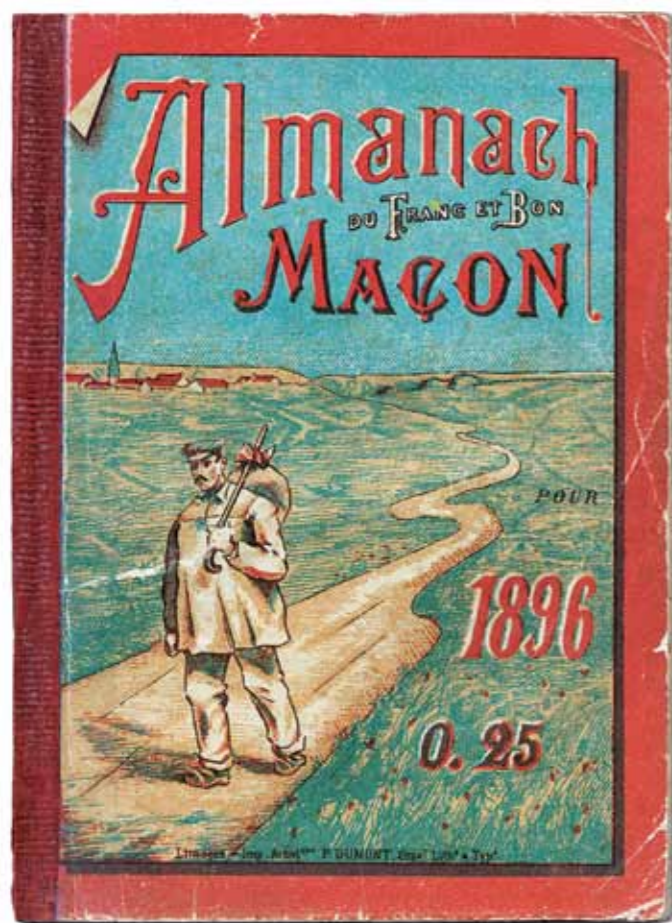
Cette photo peut être vue comme une métaphore de la place de l'ouvrier au moment où commence cet ouvrage. Au milieu du XIX^e siècle, cette catégorie de population est absente de l'espace public. Les groupes privilégiés la craignent mais refusent d'accorder la moindre légitimité à ses revendications sociales et politiques. L'État, fidèle au credo libéral de l'époque, porte au monde ouvrier une attention limitée strictement aux questions de maintien de l'ordre public. Et les journaux ne parlent jamais d'elle sauf lorsque la révolte gronde en son sein. Mais c'est alors pour tenir des propos tels que ceux utilisés par Saint-Marc Girardin dans le très sérieux *Journal des Débats* après la révolte des canuts de 1831 : « Les barbares qui menacent la

société ne sont point au Caucase ni dans les steppes de la Tartarie; ils sont dans les faubourgs de nos villes manufacturières ». Pendant les premiers mois de la Seconde République, après la Révolution de 1848, on a pourtant pu croire que les choses allaient changer mais, rapidement, la parenthèse s'est refermée sur cette très courte expérience de « République sociale », et les ouvriers sont à nouveau passés au second plan. Parmi les classes populaires, les migrants constituent alors une catégorie victime d'une stigmatisation encore plus forte. Ces ruraux issus de régions pauvres, poussés périodiquement vers les grandes villes pour y travailler quelques mois avant de rejoindre leurs villages d'origine, sont relégués dans les espaces les plus dégradés des villes et privés des solidarités locales. On se méfie de ces populations interlopes vivant aux marges du monde urbain, notamment des maçons intervenant sur les chantiers lyonnais qui, pour l'immense majorité d'entre eux, quittent leurs villages de la Creuse, de la Haute-Vienne ou du Puy-de-Dôme au printemps pour s'embaucher le temps d'une « campagne », et qui s'en retournent quand l'hiver les empêche de grimper sur les échafaudages.

Comment vivaient ces maçons migrants au sein des villes ? Quelles solidarités mettaient-ils en œuvre malgré un environnement globalement hostile ? Quelles luttes collectives ont-ils menées pour accéder à de nouveaux droits ? Comment se sont-ils peu à peu intégrés dans l'espace urbain mais aussi dans une culture nationale plus large ?

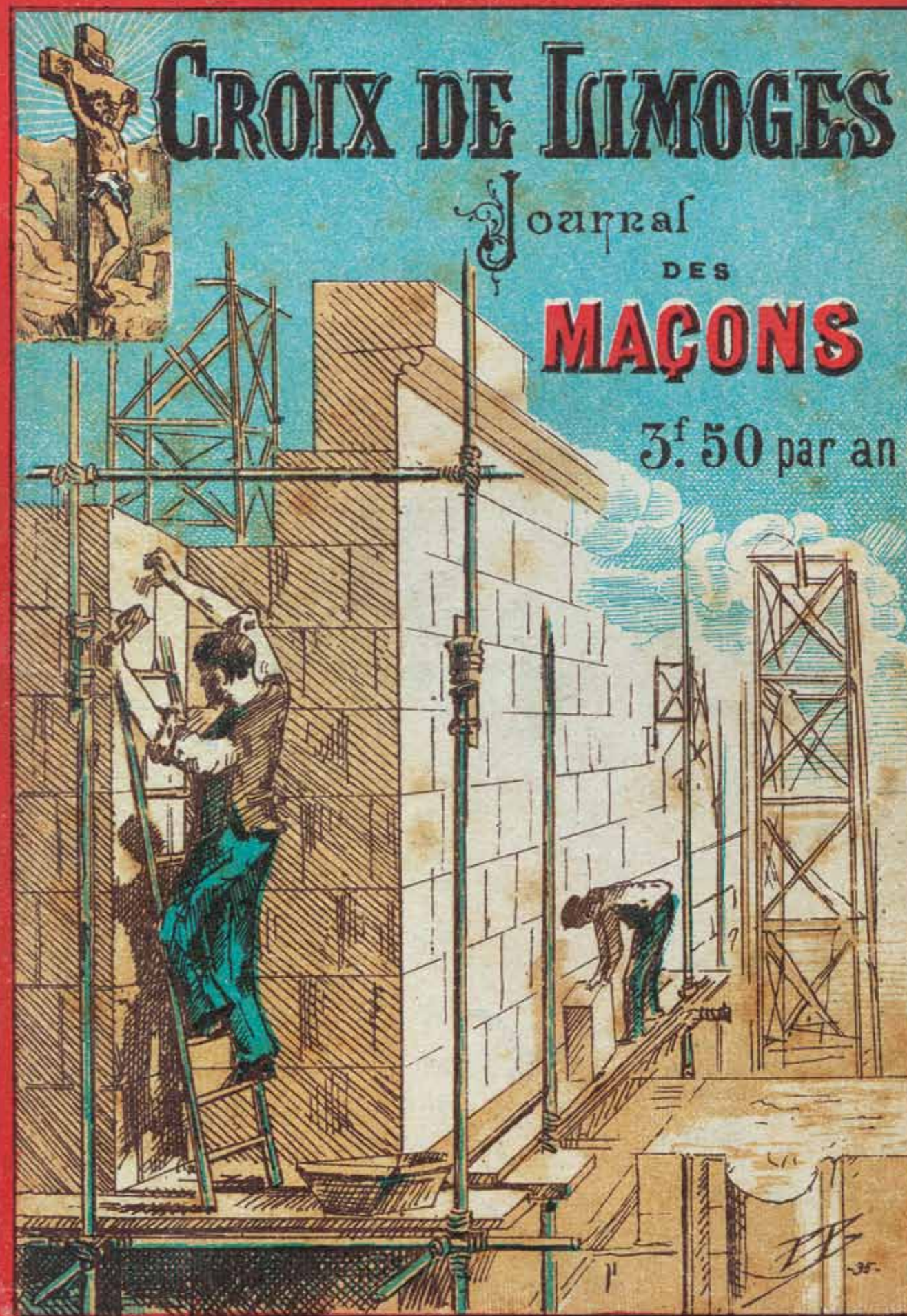
Percement de la rue Impériale
(actuelle rue de la République), vers 1855.

Le 14 août 1895, un entrefilet annonce la parution prochaine d'un Almanach du maçon édité par *La Croix de Limoges*. Cette publication, dirigée par le « père Léonard », qui s'intitule finalement *Almanach du Franc et Bon Maçon*, est mise en vente au cours du mois d'octobre au prix de 25 centimes l'exemplaire ou 2 francs les dix. Le 17 novembre, le journal reproduit la lettre qu'un abonné a reçu de son fils, jeune maçon travaillant à Lyon, dans laquelle celui-ci annonce qu'il vient de recevoir l'Almanach et lui demande de remercier la personne qui lui a fait ce cadeau.



Au cours de l'année 1895, *La Croix de Limoges* essaie donc, comme Antoine Desfarges à la même époque, de mobiliser à distance les maçons travaillant à Paris et à Lyon mais dans une perspective inverse. Il s'agit de lutter contre la progression de l'exode rural perçue comme la cause, non seulement de la désertification des campagnes, mais aussi de la propagation des idées radicales et socialistes, et de la perte des valeurs familiales et religieuses dans les milieux populaires. Le développement de la presse, rendu possible par une baisse des coûts d'impression et par l'alphabétisation des classes populaires, permet d'utiliser ce nouveau type de propagande. La publication de *l'Almanach du Franc et Bon Maçon* se place dans cette perspective. À des données pratiques très diverses (calendrier des cultures, listes des foires de la Creuse et de la Haute-Vienne, règles de calcul pour le travail sur les chantiers, recettes de cuisine), l'Almanach mêle des informations politiques et des articles sur la maçonnerie à forte connotation religieuse, antisocialiste et nationaliste. Il est diffusé dans le Limousin grâce aux réseaux du journal, mais aussi par correspondance et dans un certain nombre de « bibliothèques de gare » – qui sont en fait des librairies – mises en place par l'éditeur Hachette. Selon *La Croix de Limoges*, en 1897, l'Almanach est disponible dans les gares de la Creuse et de la Haute-Vienne, mais aussi dans celles de La Châtre, Argenton, Bordeaux, Lyon, Marseille et Paris (à la Gare d'Orléans)¹⁴.

1^{ère} et 4^e de couverture de *l'Almanach du Franc et Bon maçon* (1896), publication catholique destinée aux maçons migrants du Limousin.





Enquête pour l'installation d'une scierie mécanique

Chez les menuisiers, la situation se dégrade plus lentement, mais l'apparition des scies mécaniques et des machines à travailler le bois (dégauchisseuses, machines à raboter, à percer, à moulurer, etc.) produit des transformations importantes, surtout sensibles à partir des années 1880.

La mécanisation conduit d'abord à une baisse des effectifs, mais elle a surtout pour conséquence de déqualifier une partie de la main d'œuvre et de scinder la corporation en deux. Les ouvriers conduisant les machines ne sont, en effet, plus vraiment des menuisiers. Payés aux pièces, contrairement aux menuisiers payés à l'heure, ils effectuent des tâches répétitives dans des usines de taille plus ou moins importante qui, peu à peu, prennent leur autonomie par rapport aux entreprises de menuiserie. Le syndicat des ouvriers menuisiers de Lyon mène de multiples luttes, au cours des années 1890, pour défendre ces ouvriers et obtenir notamment leur paiement à l'heure.

Finalement, en 1897, un syndicat des machinistes sur bois se détache de celui des menuisiers : les ouvriers prennent acte de la nouvelle division du travail opérée dans leur métier²⁴.

Les menuisiers, qui constituaient une des plus

grosses corporations du bâtiment de Lyon, se trouvent donc très affaiblis numériquement à la fin du XIX^e siècle. Et seule une minorité est capable de mener l'ensemble des opérations techniques de ce métier. La plupart se contentent en effet de poser des éléments découpés, façonnés et assemblés en usines.

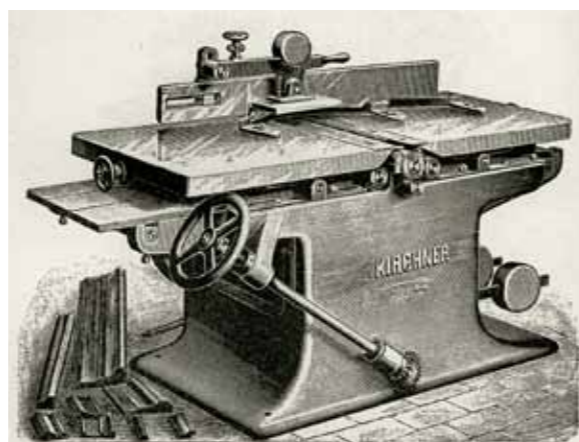
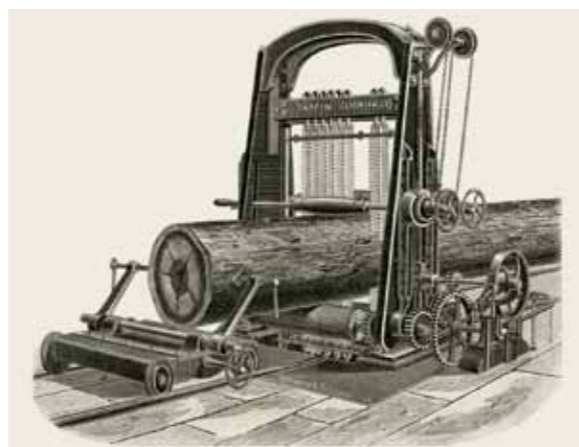


FIG. 290. — Machine combinée à dégauchir, dresser et à moulurer (type Kirchner).



Le développement des scies mécaniques et des machines à travailler le bois, fin XIX^e siècle.

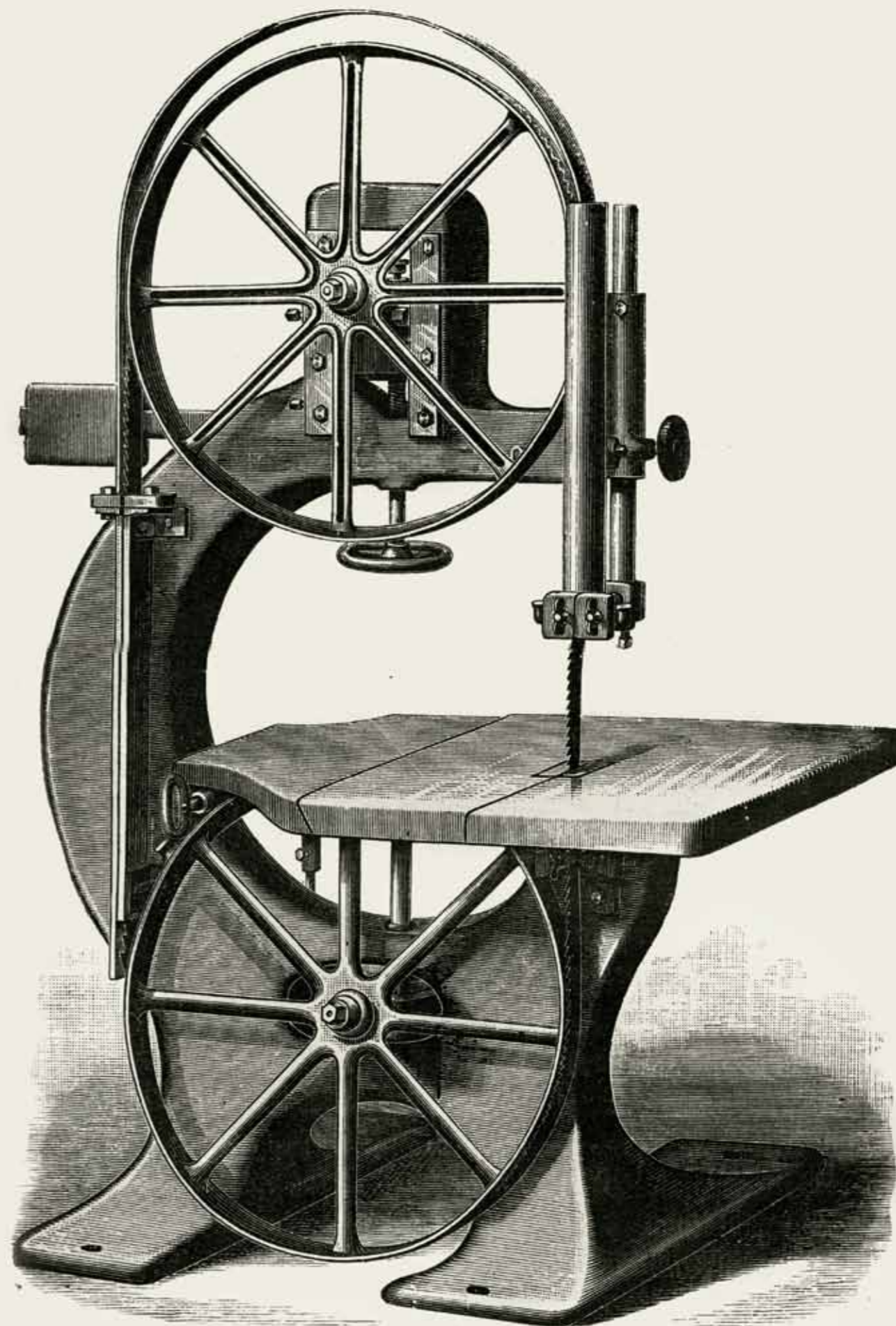


FIG. 168. — Scie à ruban pour menuisiers.

Lyon, un chantier limousin

LES MAÇONS MIGRANTS (1848-1940)



Chantier de maçonnerie à Lyon, années 1920.

Au milieu du XIX^e siècle, les montagnes du Limousin, rurales et enclavées, semblent totalement coupées de la métropole lyonnaise, centre national de la soierie. Pourtant, un lien s'est tissé entre ces deux univers, lien constitué par les migrations saisonnières qu'entreprennent, chaque printemps, plusieurs milliers de paysans limousins vers les chantiers de maçonnerie de Lyon.

D'abord repliés sur eux-mêmes dans des quartiers bien délimités comme la Guillotière, les migrants s'intègrent peu à peu au reste de la population et jouent un rôle crucial, non seulement dans le développement de la ville, mais aussi dans l'évolution de la condition ouvrière et du syndicalisme dans le bâtiment lyonnais. L'ouvrage, qui nous fait parcourir un siècle de construction dans l'agglomération lyonnaise, souligne les étapes de l'évolution de la profession entre 1848 et la Seconde Guerre mondiale, donnant notamment un aperçu des techniques de construction et des conditions de travail. Enrichi par de nombreux documents et photographies d'époque, il retrace les grandes phases des migrations de Limousins à Lyon, tout en les replaçant dans leur contexte local, national, voire international avec l'apparition de filières migratoires plus récentes venues de l'étranger. Cette publication unique sur le sujet nous replonge au cœur du quotidien de ces paysans limousins devenus maçons lyonnais, qui ont largement façonné la ville que nous connaissons aujourd'hui.

2^e édition, revue, corrigée et augmentée

30,00 €

ISBN 978-2-362190-44-5

LieuxDits
Editions

